

LAURANCE OUELLET TREMBLAY

Le scandale et l'incommensurable

Engendrement et assujettissement par la parole chez
Hervé Bouchard, Pierre Perrault et Hector de Saint-Denys Garneau



Les Presses de l'Université de Montréal

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Ce que <i>fait</i> la parole	9
------------------------------	---

CHAPITRE I

<i>Parents et amis sont invités à y assister</i> d'Hervé Bouchard : écrire entre l'appelée et l'excédé	17
Une parole qui engendre les corps	20
Une scène dans la tête pour le rôle de sa vie	30
Vivre en appauvris du langage : les orphelins de père et la déliaison du sens	44
Le corps <i>manché</i> les bras en moins : de la nécessité d'élever la voix	52
La veuve appelée : un théâtre du corps pour la parole des morts	58
Vivre en excédé de la parole : l'apocalypse langagière de l'orphelin de père numéro six	66
Entre l'appelée et l'excédé : « celui qu'on ne voit pas » joue le rôle de sa vie	77

CHAPITRE II

Entre le <i>pocaille</i> et le poète : la ruse de l'écrivain dans <i>La bête lumineuse</i> de Pierre Perrault	83
La chasse à la parole : traquer l'incommensurable	87
Le scénario commenté de <i>La bête lumineuse</i> : une apparition de l'écrivain	94
Le désir d'une histoire de chasse : l'appel et la réponse des loups	100
La parole <i>pocaille</i> : une poésie de l'immédiat	113
L'irréparable erreur du chasseur-poète	119
Être ou ne pas être <i>pocaille</i>	129

CHAPITRE III	
Hector de Saint-Denys Garneau et la dette impayable	135
De l'excédé à l'écartelé: une relation intensifiée au langage	138
Liaison <i>et</i> déliaison: l'ambiguïté analogique	147
Quelle place pour le C(c)réateur ?	158
L'impératif de la dette impayable ou la <i>Passion</i> du poète	172
L'inaccessible joie	184
CONCLUSION	
Le scandale et l'incommensurable	191
Références bibliographiques	197

INTRODUCTION

Ce que *fait* la parole

L'écriture de ce livre est née de la conviction que la parole humaine détient force de vie et de liaison, mais qu'elle nous sépare aussi de nous-mêmes en médiatisant notre rapport à la concrétude du monde et aux lois de la matière. Au centre de ce paradoxe entre liaison et division apparaît le sujet parlant – désirant – qui, tout en utilisant les mots de l'A(a)utre, ces signifiants qui ne sont pas les siens, est tenu d'apprendre à parler en son propre nom afin de s'insérer dans l'ordre symbolique et d'assumer ce que je nommerai, à la suite d'Hervé Bouchard, le « rôle de sa vie¹ ». Plus qu'un outil de communication, la parole se posera ici en représentante de la spécificité de notre espèce; bruit de fond et fondement du bruit de la réalité humaine. Instrument permettant l'analyse de notre condition d'êtres vivants, la parole s'offre plus largement comme une manière d'inscrire celle-ci dans le registre du symbolique, révélant à travers cette pulsion de connaissance l'assujettissement au langage central à la condition humaine; sujets parlants, nous sommes d'abord et avant tout parlés par la parole, appelés, engendrés par elle.

C'est une vision indéniablement qualitative du langage et de l'énonciation dont se réclame le parcours de pensée qui est le mien, puisque le déploiement de la parole, infini et immense – *est-ce un appel d'air, un cri, une cacophonie?* – ne peut s'appréhender

1. Hervé Bouchard, *Parents et amis sont invités à y assister, drame en quatre tableaux avec six récits au centre*, Montréal, Le Quartanier, 2006, p. 233. Toutes les citations tirées de ce livre seront dorénavant indiquées entre parenthèses dans le corps du texte, précédées du sigle *PA*.

dans le détail et le décompte de toutes ses manifestations; cette tâche, en plus d'être titanesque, serait vaine, dans la mesure où «rien n'est jamais fini» (*PA*, p. 104), nous apprendra sous peu la veuve Manchée, raconteuse proluxe de *Parents et amis sont invités à y assister*² d'Hervé Bouchard. En ce sens, l'idée d'une transmission indissociable d'un certain mouvement d'appel guidera ma réflexion afin de toujours garder au premier plan de la pensée le maillage dans lequel s'inscrit toute parole – l'*à-rebours* et l'*à-venir* de son énonciation. C'est dire que l'être humain parle toujours, simultanément, avant *et* après l'A(a)utre. Toutefois, il lui est impossible de saisir les articulations complètes de ces liaisons, puisque la parole, qui «ne récite pas, ne résume pas, ne rend pas compte, ne suit rien³», se réclame d'une autonomie en lui, mais aussi hors de lui; mouvante, la parole est une ondulation et une modulation du vivant.

Que fait la parole? Qu'est-ce que cela fait de parler? Cela transmet un message, cela dit quelque chose, cela permet de se *faire entendre*, répondrait celui qui conçoit le langage comme un instrument purement utilitaire dont tout sujet parlant peut disposer à sa guise, selon son bon vouloir. Mais si l'on considère, de concert avec la théorie psychanalytique, que l'entrée dans le langage entérine d'abord le rapport à l'arrachement et au désir⁴ de ce même sujet, le corps, dès lors, devient une entité ne pouvant être passée sous silence puisqu'il est, d'une certaine manière, affecté, *pré-occupé* par la parole, signifié par elle en tant que chair désirante.

«Ni instruments, ni outils, les mots sont la vraie chair humaine et comme le corps de la pensée⁵», écrit Valère Novarina dans *Devant la parole*, petit essai ayant donné l'impulsion première à ce livre dans la mesure où il m'a enseigné – révélé – que le corps est consubstantiel de la parole, c'est-à-dire que *la chair de l'homme* désigne autant une matière organique – sang, nerfs, peau – qu'un tissu symbolique, surface langagière sensible permettant au sujet de symboliser le monde et d'ainsi y prendre part. «Parler n'est pas s'échanger et troquer – des idées, des objets», écrit encore

2. Je citerai désormais ce long titre sous le nom de *Parents et amis*.

3. Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999, p. 36.

4. Jacques Lacan, *Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. «Le champ freudien», 1986.

5. Valère Novarina, *Devant la parole*, *op. cit.*, p. 16.

Novarina. « [P]arler n'est pas s'exprimer, désigner, tendre une tête bavarde vers les choses, doubler le monde d'un écho [...] parler c'est d'abord ouvrir la bouche et attaquer le monde avec, savoir mordre⁶ », ajoute-t-il, faisant donc de tout acte de parole un exercice de *mise en bouche* du monde, une arme pour l'entamer, y trouver une prise. La parole ne fait pas qu'être énoncée par l'humain, projetée à l'extérieur de son corps afin de signifier sa présence ou ses besoins; elle entretient également une relation intime avec lui alors qu'elle le *travaille au corps*, le lui creuse, histoire d'y frayer son passage :

À l'image mécanique et instrumentale du langage que nous propose le grand système marchand qui vient étendre son filet sur notre Occident *désorienté*, à la religion des choses, à l'hypnose de l'objet, à l'idolâtrie, à ce temps qui semble s'être condamné lui-même à n'être plus que le temps circulaire d'une vente à perpétuité, à ce temps où le *matérialisme dialectique*, effondré, livre passage au *matérialisme absolu* – j'oppose notre descente en langage muet dans la nuit de la matière de notre corps par les mots et l'expérience singulière que fait chaque parlant, chaque parleur d'ici, d'un voyage dans la parole; j'oppose le savoir que nous avons, qu'il y a tout au fond de nous, non quelque chose dont nous serions propriétaire (notre parcelle individuelle, notre identité, la prison du moi), mais une ouverture intérieure, un passage parlé⁷.

Considéré comme un corps troué, transcendé par la parole, aucun parleur d'ici ne peut revendiquer une quelconque forme d'autorité absolue sur le matériau langagier dans la mesure où, qu'il le veuille ou non, nul ne peut mettre un frein à cet incessant mouvement de traversée des corps; nul ne peut l'interrompre. « Nous le savons tous très bien, tout au fond », écrit encore Novarina, lecteur de Lacan, « que la parole existe en nous, hors de tout échange, hors des choses, et même hors de nous⁸ »; qu'elle ne nous appartient pas, même si elle loge « en nous », qu'elle nous précède et qu'elle nous survivra; qu'elle nous est étrange tout en nous étant si familière – *comme une bizarrerie, une deuxième peau*.

Par la critique d'un Occident qu'il qualifie de « désorienté » par une « hypnose de l'objet » généralisée, un « *matérialisme absolu* »

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 14; l'auteur souligne.

8. Valère Novarina, *Devant la parole*, *op. cit.*, p. 15.

faisant des biens matériels une fin en soi – veaux d'or gages de prospérité et d'une vie réussie –, Novarina réaffirme ici la nécessité de revenir à ce qui constitue la singularité de notre espèce, c'est-à-dire le rapport ambigu – à la fois fondateur et aliénant – que nous entretenons avec le langage, la parole, et la pensée complexe et métaphorique; avec l'ordre symbolique, autrement dit⁹. Face à « l'image mécanique et instrumentale du langage » que projettent les lois d'un monde dominé par un « système marchand » et d'un discours publicitaire omniprésent ne cherchant qu'à aggraver le manque, au « temps circulaire d'une vente à perpétuité » ruinant l'idée même de toute dialectique, Novarina appelle à reconnaître un autre type de savoir que celui du commerce – savoir non quantifiable, non *profitable*, au sens économique du terme; celui de la traversée du corps par la parole et d'une attention portée aux figures de l'assujettissement qui en découlent. Mettant cela en lumière, Novarina réaffirme que l'exercice de la parole n'appelle aucune propriété, mais ouvre en chaque humain un « passage parlé » où il est possible de mesurer la part de souveraineté *et* de renoncement aux pulsions que suppose chez tout sujet la rencontre entre les lois symbolique, réelle et imaginaire. C'est ce que je nommerai ici la part de scandale de la parole créatrice, c'est-à-dire la part d'aliénation qu'elle suppose au cœur même de l'invention.

Alors qu'il donne le titre *Devant la parole* à son essai, Novarina, rusé, accole un marqueur spatial à ce phénomène qu'il décrit pourtant comme un appel et une ondulation ne souffrant aucune fixité: « Vivante de l'un à l'autre, la parole est un fluide; elle passe entre

9. L'ordre symbolique renvoie à la structure et à la loi de la réalité humaine: celle de la parole, du langage qui, en créant une perturbation du vivant, signe l'inadéquation de l'être parlant avec la concrétude de son réel immédiat. Les chaînes signifiantes composant l'ordre symbolique, logiques de rapports et d'associations infinies entre les signifiants, libèrent ceux-ci de leur rapport unilatéral au signifié en les investissant d'une signification singulière *pour le sujet*. En témoignant ainsi de leur plasticité, elles leur confèrent un *pouvoir signifier* propre et polysémique. La fonction symbolique nous rappelle donc à l'autonomie de la parole hors de nous, en dépit de nous et en nous. L'existence de l'ordre symbolique pose les injonctions éthiques suivantes et, ce faisant, nous intime d'y répondre: *cette parole qui t'a été donnée et par laquelle on t'a entamé en tant que sujet, qu'en as-tu fait? Quel est l'agencement particulier des signifiants qui te définit en elle?* Cette définition paraphrase les propos tenus par Alain Didier-Weil dans son ouvrage intitulé *Les trois temps de la loi: le commandement sidérant, l'injonction du surmoi et l'invocation musicale* (Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2008, 353 p.).

nous comme une onde et se transforme de nous avoir traversés. C'est le don de parler qui se transmet ; le don de parler que nous avons reçu et qui doit être donné¹⁰. » En ce sens, le terme *devant* acquiert une double signification alors que la parole, oui précède le sujet, mais se trouve également engendrée par lui qui, placé *devant* sa loi comme devant la structure de sa réalité, devient l'acteur qui la transmet. Novarina ne cherche surtout pas à dénouer cette irrésolution cyclique lorsqu'il écrit qu'« il n'y a pas de mot qui échappe à cette maladie *humaine* des mots, qu'une fois arrêtés, coupés de notre souffle, hors de notre corps qui les respire, de notre amour qui les porte, hors du drame de les parler, ils deviennent des idoles¹¹ ». C'est un déploiement de la parole prenant en compte le corps et l'expérience subjective comme données essentielles à l'appréhension de sa transmission qu'expose ici le dramaturge. Chez lui, la traversée du corps par la parole s'avère un passage nécessaire à considérer dans ses diverses modalités, puisqu'il est le gage d'une non-réification des mots de la langue qui « hors du drame de les parler », deviennent des idoles opaques et perdent de ce fait la transparence assurant le procès symbolique entre le signifiant et le signifié.

Ces traversées du corps par la parole, qui ne sont pas sans heurts et sans ratés, sans bégalements et sans retours, s'ancrent dans une vision d'un *parler* qui, même s'il s'avère difficile, entravé ou incomplet, détient un savoir propre, unique et original. Chez Novarina, le sens ne se construit donc pas à travers la nécessité d'un *bien parler* – qui répondrait à quelque norme ou exigence externe que ce soit, institutionnelle, économique, politique ou autre –, mais bien au cœur d'un *parler nu*, où ce qui est dit est indissociable de la *manière* dont cela est dit et relève de ce que j'analyserai plus tard comme l'incommensurable de la parole humaine.



Réunir Hervé Bouchard, Pierre Perrault et Hector de Saint-Denys Garneau au cœur d'un même essai, et sous l'égide de Novarina

10. Valère Novarina, *Devant la parole*, op. cit., p. 27.

11. *Ibid.*, p. 35 ; l'auteur souligne.

de surcroît, peut sembler un geste arbitraire dans la mesure où leurs œuvres n'appartiennent pas aux mêmes territoires, que ce soit ceux du genre et du style, des thèmes abordés ou du processus artistique. Et pourtant. Chacun des *ethos* d'écrivain de Bouchard, Perrault et Garneau pose, à sa manière, un regard singulier sur la question de l'engendrement par la parole et l'assujettissement au langage qu'elle suppose. Si, au quotidien, la parole va sans que l'on y pense, se manifeste comme quelque chose de naturel, d'inné, les écrivains, quant à eux, se font les témoins privilégiés de la résistance qu'oppose le matériau langagier à l'œuvre en train de s'écrire. Dès lors doivent-ils trouver des ruses – poétiques, rythmiques, psychiques – pour arracher le langage à sa fonction communicationnelle réifiée et le réinvestir de sa charge poétique latente. À cela, les textes de Bouchard, Perrault et Garneau ne font pas exception alors qu'ils s'attardent à déjouer – consciemment ou non – l'illusion de naturel qu'offre la langue maternelle pour nous rappeler que l'ordre symbolique ne nous appartient pas en propre, que nous en sommes les *sujets*.

Ma volonté, à cet égard, a été de fonder un territoire de réflexion où puissent se répondre ces auteurs – et se répondre leurs poétiques, également, qui portent toutes un savoir sur notre condition de « parlêtres », pour reprendre un mot de Lacan ; savoir qui appelle l'interprétation. Comment, dès lors, faire dialoguer le « théâtre des paroles » qu'est le drame de *Parents et amis* avec le scénario commenté de *La bête lumineuse*, ainsi que la poésie, la correspondance et le *Journal* garnéliens, sans égarer le fil de ma pensée, celui permettant à ces trois œuvres de *se tenir ensemble* ? Surgit ici l'idée des figures de l'assujettissement, puisque c'est dans cette optique que je désire approcher ce phénomène de contrainte : dans l'analyse de manifestations ne cherchant pas à le quantifier, plutôt à en *faire l'épreuve*¹². Ainsi l'assujettissement, chez Bouchard, Perrault et Garneau, trouve-t-il plusieurs figures – plusieurs corps –, mais se déploie également suivant différentes

12. Le mot « épreuve » est ici envisagé sans connotation péjorative – une épreuve qui serait nécessairement pénible –, mais plutôt dans le sens que lui confère son statut de déverbal du verbe *éprouver*, qui signifie alors ressentir, constater quelque chose, s'en rendre compte ; *faire l'épreuve de*.

structures – familiale, communautaire, ontologique – permettant d’offrir à ce paradoxe fondateur de multiples scènes d’apparition.

Hervé Bouchard me rappellera en ce sens qu’il ne suffit pas d’ouvrir la bouche et de dire *n’importe quoi* pour refaire le sens du monde après l’épreuve de la mort de l’autre – la mort du père, de surcroît. Cela, la fratrie des orphelins le constatera à ses dépens alors que les jeunes garçons tenteront d’apprendre à « parler aux hommes » (*PA*, p. 19) – à en devenir un, également –, et ce, malgré la « stupeur » (*PA*, p. 34) qu’a provoquée chez eux l’extinction de la voix du père, événement les ayant laissés bouche bée. C’est la parole de leur mère, la veuve Manchée, qui, par son intensité et sa virulence prophétique, se fera le nécessaire chemin de traverse entre le mutisme soudain des orphelins et la possibilité – ténue, mais insistante – d’envisager un *à-venir*. Ainsi les figures de l’assujettissement se dessinent-elles chez Bouchard autour d’une filiation à dépasser afin d’apparaître en tant que sujet, et de l’inéluctable violence symbolique inhérente à la cellule familiale et à l’autorité subie que suppose l’enfance.

Pierre Perrault, quant à lui, possède la conviction qu’« il est impossible qu’un homme n’ait rien à dire¹³ », ce qui le conduit à accorder une grande importance à la mise en place d’un *bien entendre* dans sa conception de la parole humaine; une écoute généreuse. Suivant cette posture, le scénario commenté de *La bête lumineuse* donne principalement à lire, en filigrane de l’équipée de chasse qu’il met en scène, un conflit langagier faisant s’affronter deux ordres de la parole sourds l’un à l’autre, incapables, justement, de *s’entendre*: celui des chasseurs d’originaux et celui du poète Stéphane-Albert. Chasseur néophyte, non initié au rite, donc inapte à reconnaître les lois et les enjeux de ce que je nommerai la « parole *pocaille*¹⁴ », le chasseur-poète, inscrit dans un désir de *dire à sa manière*, donc de métaphoriser l’acte cynégétique, lira à haute voix un poème de son cru, récitation qui sera perçue comme un scandale par les autres chasseurs. De cet affrontement naîtra une joute langagière dont l’analyse me permettra de ramener au

13. Pierre Perrault, *Pour la suite du monde* [transcription commentée des dialogues], Montréal, l’Hexagone, coll. « Itinéraires », 1992, p. 37.

14. Les *pocailles*: nom que Pierre Perrault accole à la communauté des chasseurs qu’il met en scène dans *La bête lumineuse*.

premier plan de la pensée les lois tacites qui structurent toute communauté de parole, lois avec lesquelles Perrault ruse à même le geste d'écriture du scénario commenté.

Écartelé entre la nécessité de dire esthétiquement le monde et la conviction de profaner quelque chose par cet acte, le poète de *Regards et jeux dans l'espace* se débat avec lui-même afin de trouver – au cœur de la quête agonistique exposée dans le *Journal* et la correspondance – un moyen de soutenir son *im-posture* créatrice, d'assumer sa parole poétique aux yeux du Créateur premier sans avoir à *payer de son corps* le moindre de ses vers. « Te revoici en face de moi, comme d'habitude, vieil ennemi¹⁵ », écrit Saint-Denys Garneau à propos de lui-même dans son *Journal*, faisant affleurer l'affrontement, voire le combat, que représente pour lui la reconnaissance de sa dualité, et l'idéal inaccessible mais tant recherché d'une subjectivité pleine et unifiée. Car l'arbitraire et l'altérité de la langue, en rappelant le sujet garnélien à sa division fondamentale, qu'il considère comme une fraude et un leurre, ne laisseront pas de l'empêcher de coïncider avec cette image idéale de lui-même, faisant de cet empêchement même le lieu d'émergence de sa voix.

Ainsi les figures de l'assujettissement ici mises en lumière, même si elles se déclinent de manière différente chez ces trois écrivains – oscillant entre le prophétisme d'une veuve Manchée, l'intransigeance d'une communauté de *pocailles* et l'irretrouvable joie du sujet garnélien –, permettent au statut paradoxal de la parole, mélange de souveraineté et d'aliénation, de se manifester en *prenant corps*. Ce sont les rencontres et les croisements entre ces figures qu'il m'importe de mettre au jour afin d'examiner en quoi le savoir du texte littéraire me permet d'appréhender certaines modalités du déploiement de la parole humaine, mouvement qui, indéniablement, me semble en être un d'engendrement et d'assujettissement.

15. Hector de Saint-Denys Garneau, *Journal*, texte établi par Gisèle Huot, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, p. 167. Toutes les citations tirées de ce livre seront dorénavant indiquées entre parenthèses dans le corps du texte, précédées du sigle *J*.

**NOUVELLES
ÉTUDES
QUÉBÉCOISES**

Une collection qui
témoigne des nouvelles
voies de la recherche
en études québécoises.

L'écriture de ce livre est née de la conviction que la parole humaine détient force de vie et de liaison, mais qu'elle nous sépare aussi de nous-même en médiatisant notre rapport à la concrétude du monde et aux lois de la matière. Au centre de ce paradoxe apparaît le sujet parlant – désirant – qui, tout en utilisant les mots de l'Autre, est tenu d'apprendre à s'exprimer en son propre nom afin de s'insérer dans l'ordre symbolique et d'assumer, selon les mots d'Hervé Bouchard, le « rôle de sa vie ».

À travers la lecture des œuvres de trois auteurs préoccupés par la question de l'inadéquation de la parole au réel – celles d'Hervé Bouchard, Pierre Perreault et Hector de Saint-Denys Garneau –, cet ouvrage cherche à mettre en lumière « la part de scandale de la parole créatrice », c'est-à-dire l'inévitable aliénation qu'implique cette dernière au cœur même de l'invention. Convoquant les études littéraires, la théorie psychanalytique ainsi que certains éléments de philosophie, on verra que toute velléité de contrôle absolu du déploiement de la parole humaine – incommensurable – se révèle illusoire lorsque l'assujettissement au langage sert d'assise à une réflexion sur notre activité créatrice.

LAURANCE OUELLET TREMBLAY enseigne la création littéraire et la théorie psychanalytique à l'Université McGill.

29,95 \$ • 27 €

Couverture : François Morelli, *N. S. Belt Head III* (2014),
linogravure

Disponible en version numérique
www.pum.umontreal.ca

ISBN 978-2-7606-4425-0



9 782760 644250